

Académie de Béarn

Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison octobre 2025

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial du président

La rentrée académique de 2025 a, cette fois, un caractère nettement littéraire ; c'est en effet le moment où l'Académie publie ses travaux : la *Revue de l'Académie du Béarn* (numéro huit) encore plus belle, encore plus riche de ses textes, de ses contributions et de ses dossiers, avec cette fois-ci une importante contribution sur « la Chine d'hier... et d'aujourd'hui » qui devrait passionner les lecteurs, du moins on l'espère.

À cette occasion, on lira avec intérêt et amusement ce qui se passe dans les coulisses de l'attribution du prix Goncourt. Notre confrère Jean Marziou est allé fouiller dans les gazettes de l'époque pour nous narrer par le menu l'émergence des lauréats. Nous commençons dans ce numéro par un illustre inconnu de la plupart, le premier prix Goncourt de l'Académie de Béarn (il y en a eu quatre), attribué en 1924 à Thierry Sandre face à des sommités littéraires de l'époque.

C'est également l'occasion de découvrir les lauréats du Prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle, qu'un jury exigeant a désignés et qui seront révélés dans le courant du mois d'octobre. À noter aussi l'extension du Prix en direction des collégiens de Bizanos qui, avec le soutien de leurs professeures, décernent à leur tour cette année un Prix Marguerite de Navarre des Collégiens à partir des mêmes livres que ceux de la sélection 2025 sur une nouvelle choisie entre les autres.

On lira toujours les chroniques, qui invitent à faire un pas de côté, en arrière ou en avant, sur le monde, afin de susciter l'opinion et la réflexion des lecteurs, ainsi qu'une intéressante enquête sur une trahison sous l'Occupation paloise.

Comme toujours, il y aura des brèves de lecture... pas assez nombreuses à notre goût, car si les Académiciens lisent, à l'évidence, ils sont peu nombreux à accepter de vouloir faire mention de leur réflexion ou de leurs opinions dans le cadre de ces brèves de lecture, et c'est dommage. Espérons que l'année académique qui s'ouvre nous réservera de bonnes surprises dans ce domaine.

Le programme des activités, sérieuses ou conviviales, dans le cadre de nos manifestations, de nos conférences, de nos assemblées et de nos conversations académiques, sera l'ordinaire des jours à venir.

SOMMAIRE

2 – L'Académie de Béarn publie !

6 – Du côté des Goncourt de l'Académie de Béarn

14 – Hommage à Jean-Louis Curtis

21 – Le prix Marguerite de Navarre de la Nouvelle

23 – Conversation académique

30 – Libres opinions et chroniques

41 – Brèves de lecture

43 – Vie de l'Académie et des Académiciens

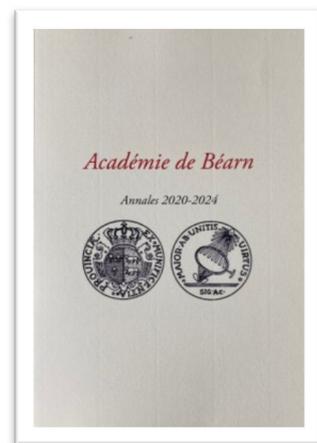
L'ACADÉMIE DE BÉARN PUBLIE

L'Académie de Béarn publie en cette rentrée académique !

Avant même que l'on arrive à sa fin, l'année 2025 aura été riche en publications pour l'Académie de Béarn : par trois fois l'Académie est passée chez l'imprimeur !

Au printemps, l'Académie de Béarn s'était déjà mise à jour afin que le travail qu'elle mène sans relâche soit mis au jour. Il n'y avait pas eu de publication des *Annales* de l'Académie depuis 2020 (volume couvrant les années 2018-2019). Il fallait donc combler cinq années d'exercice ouvertes par le Covid et ses répercussions.

C'est chose faite par les *Annales 2020-2024*, volume de 275 pages coordonné et établi par le secrétaire adjoint Patrick Voisin. L'annonce a déjà été faite dans le bulletin, mais il convient de rappeler tout ce que l'on peut y trouver : les réceptions d'Académiciens avec les discours de bienvenue et de remerciements, les conversations académiques à la Villa Lawrance, les séances publiques au Parlement de Navarre accueillant des sommités, les publications de l'Académie et des Académiciens, l'Académie en deuil, et toutes les manifestations du Centenaire 1924-2024 : les travaux du Prix Marguerite de Navarre et la remise des prix, les rencontres académiques à travers le Béarn, les hommages rendus aux fondateurs de l'Académie à la Médiathèque de Pau, le colloque académique sur « Le vin, signature d'un territoire et d'un terroir » avec la participation de neuf Académies de province et deux membres de l'Institut de France, la présentation du Livre du Centenaire *Académie de Béarn – 100 ans* coordonné par notre confrère Jean Marziou.



Tout y est... et chaque académicien peut en prendre possession lors des prochaines

réunions organisées à la Villa Lawrance : conversations académiques et Assemblée générale d'octobre. Les envois ont un coût qui pèse lourd dans les finances fragiles de l'Académie, nombre d'Académiciens n'ayant pas encore envoyé leur cotisation !

Mais, en cette rentrée de septembre, deux publications se sont ajoutées : celle des Actes du colloque académique de novembre 2024 et la traditionnelle *Revue de l'Académie de Béarn* qui coïncide avec l'été et correspond à des devoirs de vacances pour celui qui coordonne l'ensemble des textes !

Tout d'abord, il y a l'ouvrage résultant du colloque qui, en novembre 2024, invitait à se pencher sur « le vin... signature d'un territoire et d'un terroir ». Le titre finalement adopté pour la publication résulte, de façon plus fidèle, du contenu des communications faites lors du colloque ; et le travail traditionnel de compilation d'Actes s'est transformé en celui d'élaboration d'un livre ayant son unité. Il y est question de la vigne et du vin au fil des territoires et des terroirs de France (le rôle de l'INAO, la vigne sur l'île de Ré, les vins du Dauphiné, ceux d'Alsace, et le Géoparc du Beaujolais), mais aussi d'autres territoires, intellectuels, de la vigne et du vin (l'histoire, la littérature, la musique et les idées).

Ce volume de 220 pages intitulé *Territoires et Terroirs de la Vigne et du Vin* (sous la direction de Patrick Voisin) est le premier d'un chapitre qui s'ouvre : celui des « Publications de l'Académie de Béarn ». Douze académiciens y ont écrit, dont Jean-Robert Pitte de l'Institut de France. Il faut tout particulièrement remercier, au-delà des Académies qui se sont déplacées à Pau, pour célébrer le Centenaire de notre Académie, et de tous les partenaires qui ont permis d'assurer le succès du colloque (institutions, organismes et mécènes privés locaux), l'Association « Les Lyriades de la Langue française » – dont la présidente Marilise Six a participé au colloque au titre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers – pour son précieux soutien à la publication.

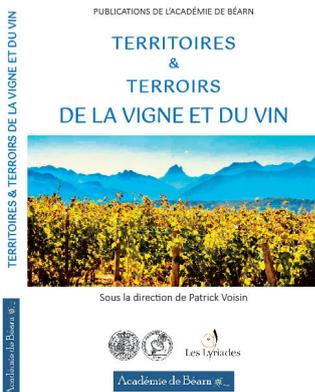
L'ouvrage distribué gracieusement aux orateurs du colloque et aux partenaires officiels est en vente au prix public de 15 euros et sera très prochainement référencé sur les plateformes de diffusion. On pourra se le procurer à la Villa Lawrance, sur les Salons du Livre auxquels l'Académie est invitée et participera (Orthez le 11 octobre par exemple), ainsi que sur internet.

TERRITOIRES & TERROIRS DE LA VIGNE ET DU VIN

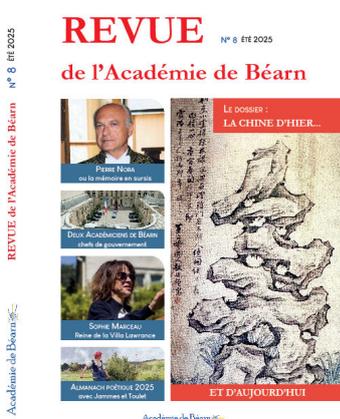
La vigne, qui tient son identité de son cépage, par l'action du terroir, sous l'œil du viticulteur, et par le travail du vigneron, dans le chai, produit un vin qui marque un territoire de son sceau, tel le Madiran ou le Jurançon ; et le Dauphiné, l'Alsace, le Beaujolais, le Bordelais, l'Anjou et même l'île de Ré en témoignent également, dans le panorama des territoires et terroirs de la vigne et du vin que présente cet ouvrage.

Cependant, la vigne et le vin ont conquis d'autres territoires, plus immatériels parfois, car ils irriguent la littérature et la musique, c'est-à-dire l'Art, tout comme ils font l'histoire et participent aux idées.

Onze Académiciens, spécialistes de la vigne et du vin de leur région ou de domaines culturels qui les mettent en valeur, dont deux de l'Académie de Béarn, mais surtout Jean-Robert Pitte, membre de l'Institut de France, qui fait mondialement autorité par ses travaux sur le vin et la gastronomie, racontent ce qui à toujours fait la richesse de notre pays et de son patrimoine : ses vignes et ses vins.



Pour la *Revue n°8 - Été 2025*, et plus particulièrement pour le dossier spécial qui caractérise la revue, le choix du comité éditorial de l'Académie de Béarn s'est porté sur la Chine : « La Chine d'hier... et d'aujourd'hui ». Pourquoi la Chine ? C'est à cette question que répond Patrick Voisin après l'éditorial du président ; des éléments de leurs deux textes constituent la 4^{ème} de couverture sur « l'ici » et « l'ailleurs » – en l'occurrence le Béarn, la « petite patrie », et la Chine, le Monde, dont le lecteur verra qu'il existe entre eux des passerelles.



Ce dossier n'est pas seulement composé d'articles d'Académiciens (Marc Bélit, Thierry Moulonguet et Patrick Voisin), car un appel a été fait à des signatures reconnues (l'écrivain Philippe Forest) ou à des spécialistes de la Chine (l'universitaire français Claude Tuduri qui enseigne à Xi'an ainsi que des universitaires chinoises) ; Jacques Dumasy associe les deux volets puisqu'il a été Consul général en Chine et a rejoint récemment l'Académie de Béarn.

Les domaines abordés sur presque 100 pages sont variés : la géopolitique antique de l'Empire du Milieu et du Bassin méditerranéen, la peinture chinoise d'hier et d'aujourd'hui, l'art vu depuis l'Occident et l'Orient, la philosophie chinoise de la « foi performative », la pensée de Confucius dans le monde contemporain de l'entreprise, Chengdu la « ville des plaisirs », l'histoire et les perspectives du vin en Chine, l'horizon politique et économique 2049.

Outre ce dossier très riche consacré à la Chine, la *Revue n°8* comprend les rubriques habituelles (Société : opinions & réflexions ; Nouvelles du Prix littéraire Marguerite de Navarre ; Figures de l'Académie ; Pages d'histoire entre Béarn et Aragon ; Hommages littéraires et artistiques ; Brèves de lecture), dont un article de Jean Marziou sur Barthou et Bayrou chefs de gouvernement et un rappel de la séquence Sophie Marceau reçue à la Villa Lawrance qui a résonné jusque dans la presse nationale voire internationale (*Corriere della Sera*). La plupart des textes ont déjà été publiés dans les bulletins mensuels dont la finalité – faut-il le rappeler – est de nourrir la revue. Trop peu d'Académiciens y contribuent, ce qui entraîne un retour sans doute trop rapproché de quelques signatures. Si chaque Académicien produisait au moins un article dans l'année, notre revue montrerait un meilleur potentiel actif. La *Revue de l'Académie de Béarn* doit être un travail de toutes et de tous !

La revue prend un élan supplémentaire pour s'inscrire dans le paysage de revues dont il faut rejoindre la notoriété (*Esprit, Revue des Deux Mondes...*) ; cela demandera certes beaucoup de temps mais il faut y croire ! Et, pour cela, la *Revue de l'Académie de Béarn* va également être référencée sur les plateformes de diffusion.

Les Académiciens à jour de leur cotisation pourront se la procurer à la Villa Lawrance lors des conversations académiques et de l'Assemblée générale, mais elle sera également présentée au grand public sur les Salons du Livre auxquels l'Académie est invitée et participera (Orthez le 11 octobre par exemple), ainsi que sur internet, au prix public de 10 euros.

Du côté de chez Drouant avec nos prix Goncourt béarnais

Jean Marziou

Thierry Sandre, Jean-Louis Curtis, Joseph Peyré, Paule Constant...

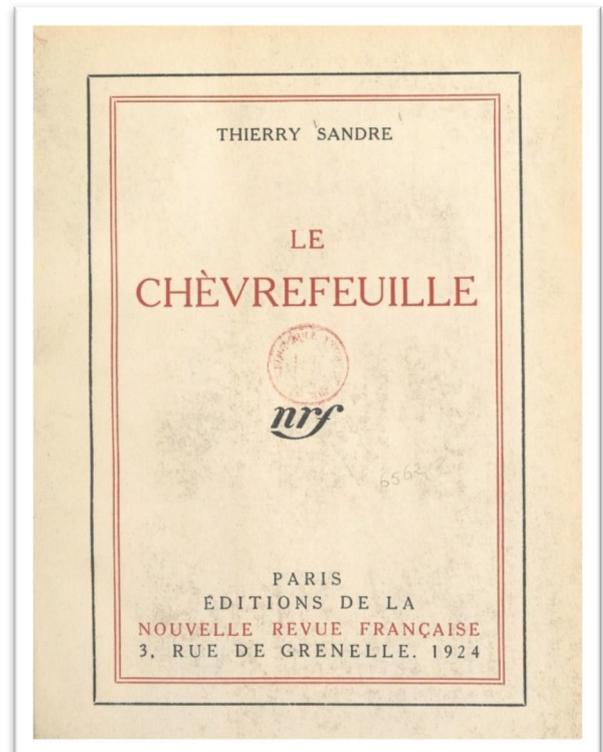
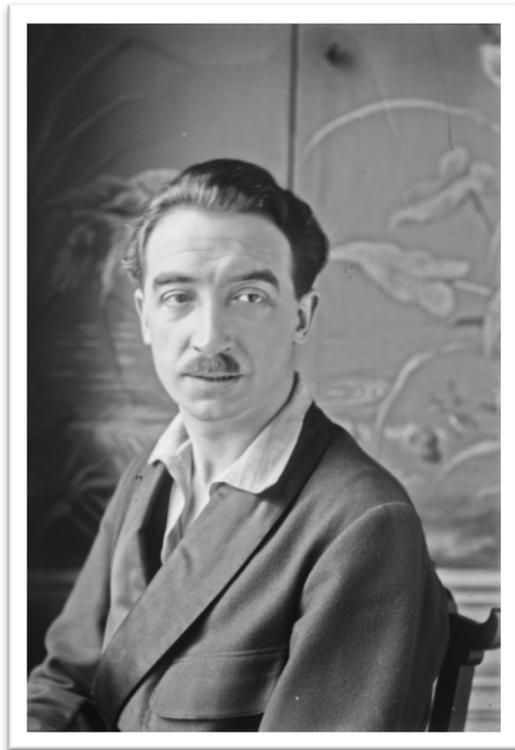
Coïncidence du calendrier, l'automne 2025 offre l'occasion de nous souvenir de ces illustres académiciens de Béarn, tous lauréats du prix Goncourt.

Il y a soixante-quinze ans, le 11 octobre 1950, disparaissait Thierry Sandre, prix Goncourt 1924. En novembre, un hommage sera rendu à Jean-Louis Curtis, prix Goncourt 1947, décédé il y a trente ans, le 11 novembre 1995. Et, en décembre, nous nous souviendrons de l'attribution, il y a 90 ans, du Goncourt 1935 à Joseph Peyré.

Lauréats du fameux prix à dix ans d'intervalle, comment nos trois auteurs d'origine béarnaise ont-ils vécu cette journée mémorable pour chacun d'entre eux ? La lecture des journaux d'alors révèle la petite histoire d'une distinction qui a largement contribué à leur destin littéraire. Aussi, nous vous invitons à une promenade amusée du côté de chez Drouant, (à suivre dans les bulletins à venir).

LE JOUR DE LEUR PRIX GONCOURT

1924 : Thierry Sandre devance Henri de Montherlant et Maurice Genevoix



Un portrait de Thierry Sandre au début des années vingt

La couverture de son roman Le Chèvrefeuille aux éditions Gallimard

Ce mercredi 10 décembre 1924, jour où doivent être attribués les prix "Goncourt" et "Femina-La Vie heureuse", la France s'est réveillée sans président du Conseil ; Édouard Herriot est contraint à garder le lit pour un état grippal aggravé d'un œdème douloureux aux membres inférieurs. Les audiences parlementaires de ce mercredi sont reportées. Mais la France se porte bien. L'emprunt public, qui se clôt ce jour-là, a dépassé les prévisions : plus de quatre milliards de bons du Trésor émis. Les Français ont confiance en l'avenir.

À un jet de pierre de l'avenue de l'Opéra, les journalistes ont rallié la place Gaillon en milieu de matinée et se sont regroupés devant le restaurant Drouant dans l'attente des membres de l'Académie Goncourt. Les jurés du prix, décerné pour la première fois en 1903, arrivent les uns après les autres. Les reporters parisiens saluent à leur passage

Gustave Geffroy, J.-H. Rosny aîné, J.-H. Rosny jeune, Léon Hennique, Jean Ajalbert, Léon Daudet, Raoul Ponchon, qui venait pour la première fois, et Pol Neveux, le nouvel élu. Sur les dix Académiciens deux sont absents : Lucien Descaves qui n'assiste plus, par principe, au repas ni à la remise du prix, préférant voter par correspondance, et Elémir Bourges qui subit un sort analogue à celui du président du Conseil : il est souffrant. Il votera lui également par correspondance. Le vote de ces deux derniers ne variera donc pas au cours du scrutin.

D'après une confidence de Lucien Descaves, plus de trois cents romans ont été soumis à ce Goncourt 1924. D'après les pronostics avant le scrutin, trois noms ressortent : Philippe Soupault avec *Les Frères Durandeu*, Henry de Montherlant avec *Les Olympiques* et Emmanuel Bove avec *Mes amis*. L'austère quotidien *Le Temps* ajoute que depuis six semaines les courriéristes donnent comme un des grands favoris Marcel Arland, l'auteur d'*Étienne*.

Les Goncourt hésitent et les tours de scrutin s'enchaînent

Massés devant la porte de Chez Drouant, les journalistes s'impatientent. L'heure tourne. À l'étage, dans le salon qui leur est réservé, les Goncourt discutent beaucoup. Les tours de scrutin s'enchaînent. Ils hésitent et ont du mal à désigner le meilleur romancier de l'année.

À 12h40, enfin les portes du petit salon s'ouvrent. Léon Daudet et le président de l'Académie Goncourt, Gustave Geffroy, descendent le fameux escalier « Ruhlmann », du nom du grand artiste Art Déco de l'époque, qui l'a réalisé et installé peu de temps auparavant. Ils s'arrêtent sur les dernières marches. L'écrivain et journaliste polémiste de l'Action Française Léon Daudet, par ailleurs exécuteur testamentaire d'Edmond de Goncourt, s'empresse d'annoncer le nom du lauréat. C'est la surprise : Thierry Sandre remporte le prix 1924 avec sa trilogie parue dans l'année : un roman, *Le Chèvrefeuille*, un récit, *Le Purgatoire*, où il conte ses souvenirs de captivité en Allemagne, et une traduction du *Chapitre XIII d'Athénée*. Le président de l'Académie, Gustave Geffroy, donne alors quelques détails sur cette longue séance. Il ne fallut pas moins de sept tours de scrutin pour qu'un candidat obtienne la majorité absolue. Thierry Sandre l'emporte enfin par 6 voix contre 1 à chacun de ces quatre écrivains : Henri de Montherlant, Philippe Soupault, Auguste Bailly et Fernand Fleuret. Pendant les premiers tours, des voix se sont portées sur Jean Variot, Gabriel Reuillard, Jacques Maritain, Léon Bocquet, Cadilhac, Roger Dévigne, Michel Georges-Michel, Jean Gaumont et Camille Cé, Maurice Genevoix, Emmanuel Bore et Joseph Delteil.

Les journalistes s'éparpillent alors pour transmettre l'information tandis que Léon Daudet et Gustave Geffroy remontent au premier étage du restaurant Drouant pour se mettre enfin à table et déguster son prestigieux menu. Jugez-en par vous-même :

Hors-d'œuvre

Brochet Montebello

Dindonneau farci aux marrons

Fonds d'artichauts à la Barigoule

Pommes 'Surprise'

Mignardises

Fruits, café, dessert

Vins : Blanc de blanc, Richebourg 1915

« Un écrivain d'un mérite fort distingué »...

Thierry Sandre n'est pas un inconnu dans le monde des lettres. L'année précédente, son roman *Mienne* obtient une voix au Goncourt. Né à Bayonne en 1890, Thierry Sandre, fin lettré et humaniste, a produit, à 34 ans à peine, une œuvre déjà abondante, et qui compte. Après avoir composé deux volumes de vers qui « *faisaient la preuve des plus heureuses qualités* » écrit le chroniqueur du *Figaro*, Thierry Sandre a publié avant-guerre des traductions d'œuvres grecques et arabes, puis, sous son nom de Charles Moulié, des poésies fantaisistes. Depuis la guerre, il a donné deux livres de vers *le Fer et la flamme* et *Fleurs du désert*, et en 1923 un roman. Enfin, Thierry Sandre est le réalisateur de *l'Anthologie des écrivains morts à la guerre*.

Le chroniqueur littéraire du *Temps* a la dent dure lorsqu'il commente le choix des Goncourt. « *Si Marcel Arland ne s'imposait absolument pas comment lauréat, il méritait encore moins cet ostracisme radical, alors qu'on faisait des politesses à beaucoup d'autres qui ne le valent pas. Faut-il que ces dix académiciens Goncourt soient discrets et boutonnés pour avoir laissé les reporters vanter ainsi les chances d'un partant auquel ils étaient bien décidés à n'en réserver aucune. Que de jeunes auteurs se font de bonne publicité avec le prix Goncourt, sans l'obtenir jamais ! On connaît aussi des candidats à l'Académie française, qui savent bien que leur candidature est sans espoir, et qui la posent simplement pour faire un peu parler d'eux. La comédie académique est inépuisable. L'embarras des Dix se trahit dans le long éparpillement des suffrages. Il y a des années où un talent s'impose : il arrive même qu'il soit couronné. Mais on ne tombe pas toujours sur un Proust, un Barbusse ou un Duhamel* ». Et le critique acerbe de

s'adoucir en concluant son article : « *Le choix auquel on s'en finalement arrêté n'est pas mauvais. M. Thierry Sandre est un écrivain d'un mérite fort distingué, et il faut même noter que sa forme excellente n'avait pas complètement échappé aux marchands de tuyaux* » ...

Gallimard n'avait même pas préparé les fameuses bandes rouges...

Dans *Comoedia*, le quotidien culturel parisien, Thierry Sandre avoue qu'il n'espérait guerre obtenir le prix Goncourt. « *L'an dernier j'avais obtenu une voix, celle de Céard pour "Mienne", cette année, je ne croyais pas être lauréat. J'en suis ravi, mais d'autant plus surpris que l'Académie couronne ainsi pour la première fois une traduction, avec "Athénée"* ». Et le lauréat du Goncourt de raconter sa vie en quelques mots. Il fut secrétaire de Pierre Louÿs, ensuite soldat de 1912 à 1917 ! Prisonnier à Douaumont, il resta neuf mois en Allemagne et trois en Suisse. « *À mon retour en France, je fus envoyé dans le Sahara comme tirailleur algérien. C'est là que j'ai lu "L'Atlantide" de Pierre Benoit* ». Ses amis le décrivent comme un travailleur acharné. « *Il écrit surtout la nuit, commence à 1 h du soir et ne se couche qu'à 6 ou 7 heures du matin pour se lever à 10 h. "L'anthologie des Écrivains morts à la guerre" fut un travail considérable et ses fonctions de secrétaire général des Écrivains combattants ne sont pas une sinécure. Tous ses amis sont heureux de lui voir obtenir le Goncourt. Cela lui permettra sans doute de travailler dans de meilleures conditions* », observe son ami et futur préfet des Hautes-Pyrénées René Le Gentil.

La décision des Goncourt d'attribuer leur prix à Thierry Sandre face à des plumes de poids comme celles de Maurice Genevoix, Henri de Montherlant ou encore Philippe Soupault surprend même son éditeur. Gallimard compte si peu sur un prix qu'il ne prépare pas les fameuses bandes rouge *Prix Goncourt 1924*. En hâte, on porte le reste des bandes *Prix Goncourt 1923* qu'avait obtenu Lucien Fabre avec *Rabevel ou le Mal des ardents* chez un imprimeur pour que, d'un coup de massicot, il fasse disparaître la mention 23...

Jean MARZIOU

(Sources : Archives de *L'Excelsior*, du *Figaro*, des *Nouvelles Littéraires*, du *Petit Parisien*, du *Temps*, de *Comoedia*)

« Une œuvre délicate et fine »

C'est une œuvre délicate et fine dont la mélancolie, peu à peu, s'assombrit et se transforme en une émotion profonde, et l'on y trouvera les mêmes qualités d'observation aiguë et de charme qui marquaient le précédent roman de M. Thierry Sandre *Mienne*, déjà remarqué l'an dernier par l'Académie Concourt. *Le chèvrefeuille* est le symbole de la fidélité amoureuse, et l'auteur se plaît à citer les jolis vers du lai de Marie de France :

*"Il dit que Tristan est venu,
Qu'il a bien longtemps attendu
Pour épier et pour savoir
Comment il la pourrait revoir
Qu'il en sera de lui et d'elle
Tout ainsi que du chèvrefeuille
Qui noue au coudrier sa feuille.
Lorsqu'autour du bois il est mis
Et qu'il s'y est lacé et pris,
Ensemble ils peuvent bien durer
Mais si l'on veut les séparer,
Le coudrier meurt promptement,
Le chèvrefeuille mêmement.
Belle amie, ainsi est de nous
Ni vous sans moi, ni moi sans vous."*

Toute la première partie du roman est une préparation au drame. Un ancien combattant de la guerre nous dit l'affection étroite qui le liait autrefois à son ami Maurice, le compagnon de ses belles années d'étude. Maurice, il est vrai, s'était marié, il avait épousé une pure jeune fille, Marthe, ardemment aimée et dont la tendresse exclusive avait écarté peu à peu de leur intimité le camarade d'hier. Indulgent au bonheur, celui-ci n'en a jamais voulu pourtant à Maurice, ni à Marthe de cet abandon. Maurice, hélas a été tué en mars 1916, près de Douaumont. Mais c'est en vain que son frère d'armes a tenté de se rapprocher, au lendemain de l'armistice, de sa veuve explorée et de compatir à son chagrin ; Marthe, aujourd'hui encore – nous sommes en 1923 – continue de s'éloigner, comme si elle voulait garder pour elle seule toute sa douleur. Et voici que sept ans après la date officielle de sa mort, Maurice reparait. Il vient trouver son ami, il lui conte son histoire. Sa félicité ancienne n'était qu'un mensonge : par sa jalousie, par la tyrannie de son amour, Marthe a empoisonné ses jours. Il n'a rien à lui reprocher, certes, que son égoïsme sentimental. Mais il fut assez malheureux pour accueillir la déclaration de guerre comme une délivrance, et c'est pour s'affranchir définitivement qu'il s'est emparé des papiers d'un

autre, qu'il a déserté. Réfugié en Belgique, il a passé en Amérique, mais alors il s'est aperçu qu'il n'avait jamais cessé d'aimer sa femme, qu'il ne pouvait vivre sans elle, et c'est pour la reprendre qu'il est de retour.

À la nouvelle que Marthe vient de se marier, Maurice repart pour New-York un billet de lui annonce son suicide. Ce récit, artistement nuancé, est écrit dans une langue souple et ferme, d'une simplicité harmonieuse.

Le Figaro Littéraire du 13 décembre 1924, chronique de Jacques Patin

Thierry Sandre : fin lettré et humaniste

Thierry Sandre, de son vrai nom Jean-Joseph Auguste Moulié, né à Bayonne le 19 mai 1890, est mort à la maison de santé du village d'Épiré, commune de Bouchemaine, en Maine-et-Loire le 11 octobre 1950. Connu également sous le pseudonyme Jean Dumoulin, Thierry Sandre est un spécialiste de la littérature française du XVI^e siècle. Traducteur ou adaptateur de textes grecs, latins ou arabes, il est aussi le secrétaire de Pierre Louÿs avant la Première Guerre mondiale. Mobilisé alors qu'il effectue son service militaire, il est promu sous-lieutenant de réserve et fait prisonnier à Douaumont le 9 mars 1916. Détenu en captivité en Allemagne, à Mayence, il est rapatrié le 27 juillet 1917. En 1919, il est l'un des membres fondateurs de l'Association des écrivains combattants. À partir d'octobre 1921, il participe activement à la publication d'une *Anthologie des écrivains morts à la guerre*, en cinq volumes. En 1924, il reçoit le Prix Goncourt pour sa trilogie *Le Chèvrefeuille, le Purgatoire, le Chapitre XIII*. En 1936, il devient membre du Tiers-Ordre de Saint Dominique chez les Dominicains à Paris. Il reprend du service en 1940 et il est à nouveau fait prisonnier, avant d'être relâché en 1941. Adeptes de la Révolution nationale et en raison de deux livres qu'il publie, en 1942 et 1943, il est inscrit sur la liste des écrivains interdits après la guerre. Il parvient cependant à se faire réhabiliter et publie encore plusieurs livres en réédition.

Le prix Goncourt est-il Béarnais ?

Sitôt la nouvelle connue, l'Académie de Béarn adresse ses félicitations à Thierry Sandre. Le romancier répond à l'Académie « *par une lettre délicate où il exprime tout son amour pour la terre béarnaise et l'espoir qu'il a de revenir sous peu vivre dans le pays de sa famille,* » révèle *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*. Au pays, cependant, des doutes se font entendre sur les véritables origines béarnaises de Thierry Sandre. La presse s'en mêle. Le chroniqueur de *L'Indépendant des Basses-*

Pyrénées croise le fer avec ceux qui contestent la béarnitude de l'écrivain primé. « D'aucuns crieront à une annexion. Qu'on ne le croie point. Nous avons revendiqué de Charles Moulié, Thierry Sandre, — ainsi qu'on met dans les actes officiels — tout ce que nous pouvions revendiquer au nom du Béarn. Nous l'avons fait en toute indépendance, soucieux de ménager tous les amours propres locaux et régionaux, on sait s'ils sont nombreux », écrit J.-A. Catala dans l'édition du 14 février. « Or, nous recevons une lettre de M. Moulié, le père de l'écrivain, qui met très obligeamment toutes choses au point. M. Moulié écrit : Originaire d'Ogeu-les-Bains, ancien élève du lycée de Pau, Thierry Sandre est bien, quoi qu'on en ait dit, plutôt un Palois qu'un Tarbais ou un Bayonnais ; et c'est plutôt du sang béarnais qu'un sang bigourdan ou basque qui coule dans ses veines ». Et le chroniqueur de L'Indépendant d'enfoncer le clou. « Ancien collaborateur du Républicain des Hautes-Pyrénées, M. Moulié s'est retiré à Vincennes auprès de l'un de ses fils. Il n'a point oublié le Béarn que Thierry Sandre, lui aussi, appelle dans une lettre à l'Académie de Béarn, 'cette terre de prédilection'. Aussi sommes-nous heureux aujourd'hui de pouvoir dire Thierry Sandre est à nous, bien à nous ».

Cette année-là...

En avril, le biologiste français Gaston Ramon, présente le vaccin antidiphthérique. **En juin**, on apprend le décès de Franz Kafka, écrivain tchèque, en Autriche. **En juin toujours**, Gaston Doumergue est élu à la présidence de la République, succédant à Alexandre Millerand (fin en 1931). **Le 15 juin**, Édouard Herriot est nommé président du Conseil (sa première présidence) et ministre des Affaires étrangères. Les socialistes soutiennent le gouvernement Herriot sans y participer. Le Cartel tente vainement d'appliquer les lois laïques à l'Alsace-Lorraine et de faire respecter les lois sur les congrégations. **Mi-octobre**, André Breton publie le *Manifeste du Surréalisme*, alors que débute la Croisière noire. Citroën lance une expédition en autochenilles entre l'Afrique du Nord et Madagascar qui prend fin en juin 1925. C'est aussi la reconnaissance de l'Union soviétique. **Le 23 novembre** a lieu la cérémonie de transfert des cendres de Jean Jaurès au Panthéon de Paris.

Célébration de la mort de Jean-Louis Curtis

Patrick Voisin

L'Académie de Béarn à Orthez, pour la célébration des 30 ans de la mort de Jean-Louis Curtis

Jean-Louis Curtis, Prix Goncourt 1947 pour *Les Forêts de la nuit*, membre de l'Académie française (1986) et de l'Académie de Béarn (1987), sera célébré par sa ville natale Orthez. Et l'Académie de Béarn sera partenaire de cet hommage en octobre et en novembre.

Tout d'abord, l'Académie de Béarn sera présente sur un stand du Salon du Livre d'Orthez (salle de la Moutète) le samedi 11 octobre 2025, de 10h à 19h ; elle y présentera ses publications.

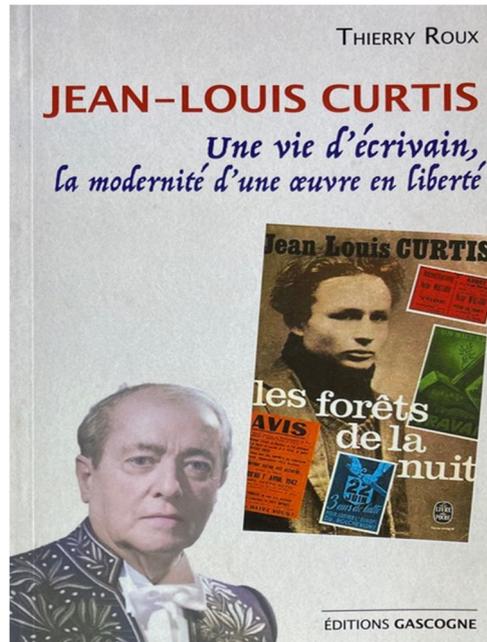
Et, de 14h à 15h, Patrick Voisin, qui a préfacé l'ouvrage de Thierry Roux intitulé *Jean-Louis Curtis. Une vie d'écrivain, la modernité d'une œuvre en liberté* (éditions Gascogne, 2025, 380 pages), participera à une Lecture-Rencontre avec Thierry Roux et l'éditeur Jean-Paul Lafont, animée par Stéphanie Orliac, directrice de la Médiathèque.



En novembre, à l'occasion de la mort de Jean-Louis Curtis le 11 novembre 1995, la Médiathèque-Jean-Louis-Curtis d'Orthez organisera une exposition consacrée à Jean-Louis Curtis ainsi que, le 8 novembre à 15h à la Médiathèque, une Rencontre-Conférence « Jean-Louis Curtis : une après-midi pour mieux le connaître » où interviendront principalement Thierry Roux et Patrick Voisin autour de l'ouvrage qu'ils ont écrit pour l'un et préfacé pour l'autre.

Préface
pour l'ouvrage de Thierry Roux,
Jean-Louis Curtis, Une vie d'écrivain la modernité d'une œuvre en liberté
(éd. Gascogne, 2025)

par Patrick Voisin



Dans un monde littéraire en proie à toutes sortes de bouleversements idéologiques et économiques – désormais menacé par les dérives potentielles de l'Intelligence Artificielle –, une chose est sûre dont Jean-Louis Curtis est une illustration patente, comme beaucoup de ses contemporains : la célébrité que confère un Prix Goncourt remporté dès le deuxième roman en 1947, à l'âge de 30 ans, et le statut d'Immortel que l'Académie française lui a attribué en le recevant sous la Coupole de l'Institut en 1986, à la veille de ses 70 ans, avec tout ce que cela suppose de succès entre les deux bornes, cela n'a pas suffi pour que l'on parle toujours de lui aujourd'hui en dehors des frontières du Béarn natal ; cela n'a pas été un gage de pérennité. Qui lit encore les œuvres de Jean-Louis Curtis ? Ou, plutôt, qui les lirait encore, si – leur d'espoir ! – Michel Houellebecq n'avait réveillé les consciences littéraires en attirant l'attention sur lui dans son roman récompensé par le Prix Goncourt en 2010¹.

Celui qui aurait dû rejoindre le canon des auteurs – ceux que l'on retrouve dans les anthologies

¹ Michel Houellebecq, *La Carte et le Territoire*, Flammarion, Paris, 2010.

de littérature, dans les manuels scolaires, dans les programmes universitaires – a été écrasé par les mâchoires de deux courants littéraires contemporains de son œuvre : l'existentialisme et son roman de situation d'une part, le Nouveau Roman et sa destruction des codes romanesques d'autre part. L'opposition radicale de Jean-Louis Curtis à ces deux idéologies est simple : il confronte ce qu'est la pratique du romancier, qui est de produire un roman, à des théories du roman qui font que celui-ci ne surgit de « nulle part » et ne tient que par des « truquages », discours qu'il tient à l'égard de Sartre². Bien trop classique³ pour une critique littéraire idéologique qui fait et défait les modes, et qui a balayé l'histoire littéraire pour faire place nette à la théorie littéraire des années 60 (la Nouvelle Critique de Barthes, Genette ou Todorov), Jean-Louis Curtis a été rangé sur l'étagère des affaires classées du passé et il n'a même pas eu le temps d'entrer dans la collection Lagarde et Michard elle-même frappée de bannissement.

N'y a-t-il pas là une injustice, non pas au nom de la sympathie que l'on pourrait avoir pour l'homme et l'auteur, mais dans leur réalité même ? Certes, Jean-Louis Curtis n'était pas homme enclin à l'excès ; il cultivait plutôt la règle socratique du « rien de trop » et aristotélicienne du « juste milieu ». Mais vouloir le considérer comme un simple continuateur du roman du XIX^e siècle est, répétons le mot, totalement injuste. Certes, quand Jean-Louis Curtis écrit *Un miroir le long du chemin*, il inscrit ses pas dans ceux de Stendhal⁴ et réaffirme la définition du roman comme un miroir promené sur les mœurs et les idées d'une époque... dont il sonde les cœurs et les reins, ajouterait Balzac⁵. Classique, Jean-Louis Curtis l'est, assurément, par son art de l'ellipse et de la litote, qui ne nuisent jamais à l'art du récit, mais contribuent à générer une double lecture du dit et du non-dit qui n'est pas seulement une caractéristique de la mentalité béarnaise, mais le propre des analystes et des moralistes qui savent raconter, en observateurs curieux des mœurs de leur siècle.

Mais il connaît aussi les procédés techniques que la littérature anglo-saxonne, dont il a la maîtrise du professeur agrégé d'anglais, a apportés. Paulette Roy⁶ a suffisamment démontré

² Voir Jean-Louis Curtis, *Haute École*, éd. René Julliard, Paris, 1950. Cité et analysé par Jacques Lecarme, *Les critiques de notre temps et Sartre*, « Sur le roman sartrien. Jean-Louis Curtis : Sartre et le roman », Garnier, Paris, 1973. Voir également Jean-Louis Curtis, *Questions à la littérature*, Stock, Paris, 1973.

³ C'est ce qualificatif, cette étiquette presque, que Pierre Delay emploie dans son article « Jean-Louis Curtis, un écrivain classique » du magazine *Atlantica littéraire* (n° 23, décembre 1995).

⁴ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, I, 13 (épigraphe), et II, 19.

⁵ Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, chapitre 3, reprenant la *Bible*, Jérémie 17, 10.

⁶ Paulette Roy, *Jean-Louis Curtis romancier*, Julliard, Paris, 1971.

que Jean-Louis Curtis a innové : le monologue intérieur, ce n'est pas le privilège de Nathalie Sarraute et du Nouveau Roman ; l'écriture à la première personne qui prend le relais de la troisième, ce n'est pas le propre de Camus dans *L'Étranger* ; l'écriture parfois impersonnelle, c'est parfois très proche de Graham Greene ou de Pierre Boule. Il a l'art de fondre le monologue dans le dialogue ou de constituer le dialogue de monologues qui se succèdent sans lien, créant ainsi le paradoxe de dialogues impersonnels, de conversations où les personnes s'effacent derrière des propos, ce qui relègue la psychologie en arrière-plan. Jean-Louis Curtis ose même l'absence de signes de ponctuation et de majuscules, l'écriture de phrases saisies au vol sans leur début ou leur fin, exprimant la juxtaposition des moments ou des scènes de la vie ainsi que le télescopage ou les divergences de points de vue, d'une manière quasi-chorale qui rejoint la grande idée d'Aldous Huxley que Jean-Louis Curtis formule ainsi : « Le roman moderne pourrait prendre exemple sur l'écriture musicale (polyphonie, contrepoint) pour embrasser la réalité complexe du XX^e siècle⁷. » Cela produit un style expressif, mais toujours sans démesure.

Henry James écrit dans *L'Art de la fiction*, dont on dit qu'il contient en substance tout le romanesque novateur du XX^e siècle, que « la seule raison d'être d'un roman est de s'attacher vraiment à reproduire la vie ». C'est bien la finalité que Jean-Louis Curtis a donnée à son œuvre romanesque, avec toutes les qualités qu'on lui connaît : une écriture vive et juste, un don incontestable de l'observation, des jugements esthétiques d'une grande finesse, un sens historique indéniable. Mais il y a surtout ce « goût du parler clair, de la composition méthodique, de la langue sûre et du style aisé suivant les canons traditionnels » qui n'était plus à la mode car « alors triomphaient les algébristes du discours et les bricoleurs du Nouveau Roman⁸. » Pierre Delay conclut : « Il ne les aima guère, ils ne l'aimèrent point. » C'était normal puisqu'ils ruinaient les fondements mêmes du récit, donc du roman. Il fallait être obscur pour être à la mode, Jean-Louis Curtis préférait une simplicité apparente qui n'excluait pas une pensée profonde, dans une sorte de classicisme moderne, disons un classicisme de son temps sans parler de néo-classicisme.

N'est-il pas celui que l'on a associé au fameux groupe littéraire des Hussards, eux qui appliquent la définition que Michel Butor donne de la relation de l'écrivain au roman : « Toute

⁷ Pierre Bourgeade cite ce propos de Jean-Louis Curtis dans son Discours de réception du nouvel Académicien de Béarn, le 28 octobre 1988.

⁸ Pierre Delay, art. cit.

invention littéraire aujourd'hui se produit à l'intérieur d'un milieu déjà saturé de littérature. Tout roman, poème, tout écrit nouveau est une intervention dans ce paysage antérieur⁹. » Comme l'analyse Alain Cresciucci¹⁰, ils refusaient les « pesanteurs de la littérature engagée », tout comme « ils ne penchaient pas du côté des expérimentations que l'on désignerait bientôt sous le vocable du Nouveau Roman », avec le soutien d'un Jean Paulhan dénonçant « la Terreur dans les Lettres¹¹ » ou d'un Gracq stigmatisant « le servage consenti de l'esprit¹² ». Bref, avec ces Hussards, Jean-Louis Curtis pouvait trouver des alliés qui ne manquaient pas de caractère et surent à la fois incarner un héritage romanesque qui menaçait de disparaître et lancer des passerelles vers l'avenir, mais sans jamais transiger sur la qualité du langage ni pactiser avec la métaphysique du non-littéraire ni pour autant en rester aux « facilités du roman psychologique et historique » qu'il méprisait aussi, comme en témoigne Pierre Bourgeade¹³. Et Jean-Louis Curtis de participer à ce combat en fondant une petite revue, *Les Cahiers des saisons*, qui livra des « charges courageuses et drôles (...) contre les monstres institutionnels qu'étaient l'existentialisme et le Nouveau Roman¹⁴ » !

Aujourd'hui Thierry Roux contribue à faire sortir Jean-Louis Curtis de l'oubli. Certes, en Béarn, on ne l'a pas oublié, celui dont le quartier de Départ où il est né, à Orthez, augurait bien de sa carrière littéraire. Le monde s'est ouvert à lui : Paris, Londres, les États-Unis... Mais il n'a jamais rompu avec la « petite patrie », il a été accueilli par l'Académie de Béarn qui lui a attribué le fauteuil 14, en 1987, il est revenu une dernière fois au quartier de Départ où il repose au cimetière... et l'on ne saurait se départir de lui. Le ramener à sa région est une fierté pour elle, mais Jean-Louis Curtis n'est pas un écrivain régionaliste. Même si l'on situe certains de ses romans – surtout au début, dans *Les Forêts de la nuit* – en Béarn, Jean-Louis Curtis « appartient à la littérature tout court », comme l'écrit avec raison Pierre Delay¹⁵ – ce que Jean-Louis Curtis appelle « une double vocation régionale et cosmopolite, vers le terroir et vers le vaste monde¹⁶ » qu'il reconnaît aussi à ces « écrivains béarnais » que sont « Paul-Jean Toulet, Tristan Derème, Jules Supervielle, Joseph Peyré et Francis Jammes ». C'est un panorama complet des

⁹ Michel Butor, « La critique et l'invention », *Critique*, 247, 1967, p. 983-995.

¹⁰ Alain Cresciucci, *Les désenchantés*, Fayard, Paris, 2011.

¹¹ Jean Paulhan, *Les fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres*, Gallimard, Paris, 1936.

¹² Julien Gracq, « La littérature à l'estomac », pamphlet publié en 1950 dans la revue *Empédocle*, puis, la même année, en plaquette, aux éditions José Corti.

¹³ Discours d'accueil déjà cité.

¹⁴ Jérôme Leroy, « Le plaisir du texte », *Revue des Deux Mondes*, 168, février 1997.

¹⁵ Pierre Delay, art. cit.

¹⁶ Discours de remerciement lors de la séance du 28 octobre 1988 où il est reçu à l'Académie de Béarn.

idées, de la politique et de la société du pays tout entier, Paris et province de l'après-guerre, que brosse Jean-Louis Curtis à la manière d'un kaléidoscope dynamique.

Le choix de Thierry Roux est celui d'une approche de Jean-Louis Curtis à la fois biographique, thématique et sociologique qui n'exclut pas d'autres approches, en particulier l'étude proprement littéraire, mais, pour le lecteur qui n'est pas spécialiste de l'écriture et du style, c'est le gage de redécouvrir Jean-Louis Curtis ou d'entrer dans la peinture du monde qui était le sien à travers tous ses écrits, pas seulement les romans. Après avoir accompagné Jean-Louis Curtis au fil des époques de sa vie de professeur, d'écrivain et de double académicien, le lecteur prendra conscience de la « modernité d'une œuvre en liberté », car c'est bien là l'enjeu de l'ouvrage de Thierry Roux : montrer que Jean-Louis Curtis, homme du XX^e siècle, n'est pas *has been* pour nous, au XXI^e siècle, mais résonne, renvoie des échos et nous dit que l'humain reste le même, pris dans une évolution du monde qui souvent le dépasse et lui pose pourtant toujours les mêmes questions auxquelles il ne sait pas vraiment comment répondre : les transformations économiques et sociales de la province, la vie dans un pays occupé, l'aveuglement face à des idéologies pleines de menaces, la société de consommation et les fractures sociales qu'elle révèle, les dangers du jeunisme à tout crin, la quête illusoire du bonheur entre espérances et réalités, l'Occident menacé dans ses valeurs patrimoniales et culturelles, dans son art de vivre exposé à la barbarie, la défense de la langue française, héritage fragilisé par l'image. Mais il était également écologiste à sa manière et un voyageur ouvert sur le monde et aux autres cultures. Que dirait-il aujourd'hui de la géopolitique et de l'Intelligence Artificielle, lui qui pensait déjà au XXI^e siècle et à une Europe unie dans la paix et la liberté ? Un homme du passé ? Non, une vision d'avenir bien ancrée et arrimée dans les problèmes de son présent.

« Chacun sait qu'il y a deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup). Et la bonne, qui ne se lit pas¹⁷. » Dans le cas de Jean-Louis Curtis, qui a « ignoré toute école, tout clan » et dont « l'œuvre peut être considérée comme un tout » (ainsi que l'a souligné Pierre Bourgeade), il faudrait corriger le propos de Jean Paulhan en : « Et la bonne qui ne se lit plus. » Encore qu'un espoir soit toujours permis, dont Jean-Louis Curtis témoigne à partir de son expérience de professeur : il a réussi, quand il enseignait aux U.S.A., à faire

¹⁷ Jean Paulhan, *Les fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres*, op. cit., p. 32 de l'édition Folio-Essais 2006.

découvrir et aimer la poésie « trop innocente ou trop naïve, et enfin, suprême disgrâce, démodée » de Francis Jammes à de jeunes Américains atteints « tout comme leurs camarades français » de « snobisme culturel » et « donnant dans le panneau de la nouveauté à tout prix » – « ce travers universel dans nos sociétés occidentales¹⁸ ». Jean-Louis Curtis a pourtant fait dans ses romans ce que Jean Paulhan recommandait : mettre debout des créatures vivantes pour gagner l'immortalité¹⁹. Mais celle-ci ne tient peut-être aujourd'hui qu'à un fil, vital, celui de l'ouvrage de Thierry Roux, car ils sont vraiment rares les ouvrages critiques qui donnent à Jean-Louis Curtis une chance d'être lu et même d'être relu. « Ainsi vont les Lettres²⁰ ».

¹⁸ Discours de remerciement déjà cité.

¹⁹ Jean Paulhan, *Les fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres*, op. cit., p. 49.

²⁰ *Id.*

LE PRIX MARGUERITE DE NAVARRE DE LA NOUVELLE

Prix Marguerite de Navarre : la remise des prix se prépare !

Entre janvier 2025 et cette rentrée de septembre, le jury a travaillé sur les 13 recueils de nouvelles en lice pour le Prix Marguerite de Navarre. Les lauréats sont parmi cette sélection 2025 !



Pour le Prix des Collégiens, qui bénéficie du soutien du Conseil départemental 64 et des Services départementaux de l'Éducation nationale, un jury de 13 élèves de deux classes de 3^{ème} du collège des Lavandières de Bizanos, sous la houlette de Mmes Cabanillas (principale du collège), Lacaze et Fenouillat (professeures), a désigné fin juin son lauréat ou sa lauréate... dont le nom sera révélé prochainement !



Lors de sa séance du 19 septembre 2025, le jury du Prix Marguerite de Navarre (Marc Bélit, Marie-Luce Cazamayou, Hélène Charpentier, Étienne Lassailly, Pierre Peyré et Patrick Voisin) a désigné les lauréats des trois prix qui seront remis en novembre : prix du meilleur recueil, prix de la meilleure nouvelle et prix spécial. Les choix faits ont consacré trois écritures d'une très grande qualité... mais il ne peut en être dit davantage actuellement !

Le déjeuner du jury et la proclamation devant la presse auront lieu le mercredi 29 octobre 2025 dans un restaurant palois ; après la Brasserie Royale (ex-Café Champagne) en 2024, le jury a décidé de visiter les lieux d'histoire et de gastronomie de la ville : un deuxième a été choisi pour 2025... et un troisième est sur la liste pour 2026 !

Enfin, la remise des quatre prix se fera dans la deuxième quinzaine de novembre, dans un ou plusieurs cadres qui seront révélés lors de la proclamation le 29 octobre. Paule Constant, présidente d'honneur du Prix Marguerite de Navarre devrait être présente et remettre les prix à leurs lauréats.

CONVERSATION ACADÉMIQUE



Mardi 30 septembre à 16h, villa Lawrance :
Conversation académique avec Thierry Sagardoytho.

Académie de Béarn

Mardi 30 septembre 2025-15h, Pau.

**Jacques et Raymond Schwartzberg,
Histoire d'une trahison sous l'occupation Paloise.**

Par Thierry Sagardoytho, avocat.



157 PAU. — Le Palais de Justice et le Monument des Enfants morts pour la Patrie. — LL.

bojajo76

Le 8 mai 1945 marque la capitulation de l'ennemi allemand et la fin, en Europe, de la seconde guerre mondiale. A Pau, une famille de confession israélite, arrivée cinq ans plus tôt, fait ses valises et rentre à Paris où Simon, le père, a fait ses affaires dans l'industrie de la bonneterie, avant que la guerre n'éclate. Avec Germaine, son épouse, ils ont élevé sept enfants, quatre garçons et trois filles. En juin 40, la petite famille, d'origine roumaine, quitte précipitamment la capitale sur les routes de l'exode, parmi plusieurs millions de français qui se jettent sur les routes, en train, en voiture, à bicyclette. C'est à Pau, dans un Béarn encore en zone libre, que Simon et les siens trouvent refuge.

Juin 1940, la peur de demain

La famille Schwartzenberg élit domicile au troisième étage d'un bel immeuble en rotonde, à l'angle de la rue Gassion et de l'actuelle rue du Maréchal Joffre, propriété de la famille Baylaucq. Des commerçants d'origine Ossaloise qui exploitent, au rez-de-chaussée de l'immeuble, un prospère magasin de tissus. En janvier 1941, Nadine, la fille cadette, vient au monde sous le *Beth Ceu de Pau*, tandis que le frère de Simon pose ses valises, rue Serviez, où naîtra, deux ans plus tard, Roger-Gérard, futur leader du Parti Radical et Ministre de François Mitterrand.

Le séjour palois de Léon, l'aîné, sera bref. Brillant élève au lycée de Pau, il voue une grande admiration à Robert Tric, un enseignant dont l'épouse promeut l'appel à la résistance du général de Gaulle. En décembre 1941, Léon rejoint Toulouse où il entame de longues et brillantes études. Les lois raciales l'interdisent provisoirement de suivre les enseignements de philosophie et de médecine. Il s'inscrit donc en droit et distribue le journal *Combat*, ce bulletin batailleur en guerre contre la propagande vichyste qui tente de convaincre le peuple de France que tout n'est pas perdu. Un leitmotiv que Léon fera sien, devenant plus tard un professeur de médecine de renom, spécialiste en cancérologie.

Deux de ses frères, Raymond et Jacques, auront moins de chance. Inscrits en classe de 1^{ère} au lycée palois, ils ont respectivement 17 et 16 ans ce jour de février 1943, lorsque la Gestapo déboule à leur domicile. Il est 7h10. Des policiers allemands frappent violemment à la porte. Gilbert, le cadet, ouvre. C'est Raymond qu'ils veulent voir. L'adolescent a juste le temps de s'habiller, il est menotté et emmené par les quatre molosses vêtus de noir. Jacques, son frère, sera arrêté plus tard, vers midi, face à l'entrée du lycée où les hommes de la sinistre Gestapo viennent d'interpeller Charles, un gamin de Meillon, le fils de l'instituteur, malgré les vives protestations du proviseur.

Les trois garçons sont conduits aussitôt à la *villa Albert*, avenue Trespoey, pour y être interrogés. Que leur reproche-t-on ? Les policiers allemands sont particulièrement fébriles car, le 16 février, un groupe de résistants a endommagé le réseau téléphonique local en sectionnant les câbles reliant la Kommandantur n° 732 située place Royale, dans les murs de l'hôtel de

France, au boulevard des Pyrénées. Quant au drapeau à la croix gammée, il a été déchiré. Pour l'occupant, le coup est rude : c'est un camouflet à son autorité. Autant dire que les auteurs de ce coup d'éclat risquent gros, la peine de mort !

Février 43, coup d'éclat contre l'occupant

La riposte allemande sera symbolique, à la hauteur de l'humiliation subie. Pourquoi les deux frères Schwartzberg et le fils de l'instituteur de Meillon sont-ils suspectés d'être les dangereux terroristes qui ont osé braver l'autorité de l'occupant ? Il semble très vite qu'une taupe les a dénoncés. Depuis l'installation des allemands dans la capitale béarnaise, le 11 novembre 1942, les trois garçons sont discrètement entrés en résistance, distribuant en cachette eux-aussi le journal clandestin *Combat*. Déambulant chaque jour dans le quartier de l'église Saint-Martin, ils voient, deux mois plus tard, l'installation à la hâte d'un réseau téléphonique reliant le QG de la place Royale aux divers cantonnements du département.

L'idée jaillit de réaliser un coup d'éclat, une action héroïque, qui mettra l'occupant en colère. Avec Charles Père-Lahaille, rendez-vous est pris à la table du café *Continental* où ils sont rejoints par Jean Proubet, un ancien élève du lycée à peine plus âgé, et Roger, employé de banque le jour, chef d'un groupe local de résistance la nuit. Après s'être fait prêter une paire de ciseaux par un garçon de café, ils passent à l'action sans la moindre difficulté, la place Royale étant déserte ce soir. Il faudra huit jours aux redoutables agents du service de police allemande pour identifier les possibles auteurs de ce sabotage. Le 24 février, à l'heure du chant du coq, Jean Proubet est arrêté. Il L'interpellation des trois autres, suivra dans la matinée.

Leurs interrogatoires, conduits sous la torture, commencent sans délai dans les sinistres locaux de la *villa Albert*, là-même où tant d'israélites et de résistants ont subi les pires sévices avant d'être transférés au *Fort du Ha* à Bordeaux ou à la prison toulousaine *Saint-Michel*, avant d'être déportés dans les camps de la mort. On raconte qu'à la *villa Albert*, les caves bruissaient jusque tard des séances de tortures destinées à arracher des aveux. Les murs des caves de l'actuel immeuble recèlent encore, dit-on, des traces écrites des prisonniers qui y ont vécu le martyr.

L'arrestation des trois lycéens palois suscite une vive indignation au sein de l'établissement où

leurs camarades suspectent d'autres élèves de les avoir dénoncés aux allemands. L'ambiance devient si explosive que l'inspecteur académique est contraint de différer la reprise des cours. Un professeur de philosophie tentera d'obtenir leur libération en demandant une entrevue au préfet palois, lequel brillera par sa lâcheté. « *Les deux frères Schwartzenberg sont juifs* », dira-t-il pour se justifier.

Raymond et Jacques sont d'abord transférés à la prison de Bordeaux. A leurs parents restés à Pau, ils envoient une lettre dans laquelle ils écrivent, énigmatiques : « *méfiez-vous de John, il est contagieux, il contamine les autres* ». Dans les rangs de la résistance, *John* est le surnom donné à Jean Proubet, le quatrième homme du commando qui a pris part au sabotage. Or, curieusement, Jean, qui fut pourtant arrêté le premier, a été relâché peu après. Lui qui a assisté à l'action de ses trois camarades, s'en sort sans être inquiété. Une question germe : serait-il la taupe qui a balancé les deux frères Schwartzenberg aux allemands en contrepartie de sa remise en liberté ? Dans les rangs de la Résistance, l'hypothèse ne fait guère de doute.

L'heure de régler les comptes

Fin août 44, les allemands quittent le Béarn. Une enquête sur les conditions de l'arrestation des deux frères Schwartzenberg, est discrètement ouverte par la police française. Avec, en ligne de mire, le rôle trouble que Jean Proubet a pu jouer dans cette sombre histoire. Né le 26 mai 1924 à Bayonne, ce fils d'un fonctionnaire des Postes et d'une enseignante, n'a guère brillé dans ses études. Son échec au baccalauréat le destine à intégrer un poste de métreur-dessinateur au sein d'un cabinet d'architectes palois. Côté pile, Proubet œuvrait discrètement au service de la Résistance. Mais côté face, c'est un indic au service d'une organisation proche du régime de Vichy. Et cela, les deux jeunes patriotes l'ignoraient.

L'enquête menée par la police judiciaire va rapidement établir que l'arrestation de Jean Proubet par les allemands n'était qu'un simulacre destiné à brouiller les pistes. En vérité, une heure plus tard, il était aux côtés de la Gestapo, au pied de l'immeuble de la rue de Gassion, désignant du doigt le domicile de ses deux camarades qu'il allait livrer à l'ennemi. Alfred Dubus, l'ex-interprète allemand qui officiait à la *Villa Albert*, livre un témoignage accablant contre Proubet dont il révèle qu'il était immatriculé par l'occupant comme un informateur de

premier choix. Dans les registres de l'antenne paloise de la Gestapo, on trouve la trace de dix passages au moins lors desquels Proubet balançait des résistants.

Âgé d'à peine 20 ans, il est arrêté peu après le départ des allemands. Inculpé d'intelligence avec l'ennemi, il est écroué à la prison paloise de la rue Viard. Son procès s'ouvre six mois plus tard, devant la cour de justice, le 22 février 1945. Malgré les charges réunies contre lui, le jeune homme plaide non-coupable. A l'audience, la déposition d'Alfred Dubus, puis celle de Charles Père-Lahaille, son ex-camarade de résistance, vont peser lourd. Le gamin de Meillon surprend la cour en affirmant que Proubet a tenté de le rencontrer à Paris, en août 44. C'était peu avant son arrestation, quand Charles a réussi à regagner la France après sa fuite du camp de concentration.

Quant à l'ex-traducteur, il livre une confidence du chef de la section locale de la Gestapo : « *celui-là, on le relâche, il nous a aidés et nous rendra d'autres services* ».

Au nom de la société, le commissaire du gouvernement réclame la peine de mort, le peloton d'exécution, sans aucune circonstance atténuante. Par sa faute, trois de ses jeunes camarades ont été déportés.

On apprendra que Jacques et Raymond Schwartzberg sont morts dans d'atroces souffrances, fusillés au camp de Mathausen en chantant *La Marseillaise*. C'est peu dire que la tâche s'avère rude pour Me Magescas, l'avocat de Jean Proubet. Deux ans, jour pour jour, après le spectaculaire sabotage du siège palois de la Kommandantur, la cour de justice rend son verdict : Proubet est déclaré coupable d'avoir aidé à l'arrestation des trois jeunes patriotes palois. Mais, à cause de son jeune âge, il va sauver sa tête. Les juges le condamnent à 20 années de travaux forcés. Soulagement pour le jeune traître qui sauve sa tête et qui espère sans doute qu'au nom de la réconciliation nationale, il sera gracié, dans quelques mois...

Pour l'heure, il doit retourner en prison. Trois policiers s'apprêtent à le reconduire à pied à la prison, aucun véhicule n'étant disponible ce soir. Il fait déjà nuit. Et tandis que le quatuor s'approche de la prison, une voiture stationnée à l'angle des rues Viard et Lavigne allume soudain les phares, elle démarre en trombe en leur direction. Le passager avant, visage masqué, brandit une arme de poing en direction du jeune traître. Il tire à trois reprises,

blessant mortellement Jean Proubet. La Traction de couleur noire s'enfuit dans la nuit. Nul n'a jamais su qui est le tueur. L'a-t-on d'ailleurs vraiment recherché ? Une main anonyme a vengé les deux martyrs.

Léon, le médiatique cancérologue, personnalité particulièrement aimée des français pour son parler-vrai, observera une infinie discrétion sur ce drame intime. De ses 20 ans, il confie en 1990, au micro de Christine Ockrent, les avoir vécus « *comme un mélange de cauchemars et de moments agréables* », n'ayant appris la mort de ses deux frères qu'à la Libération. L'ancien élève du lycée palois reviendra une fois seulement, un demi-siècle plus tard, en Béarn. Bouleversé par le souvenir de ces années noires, il déambule quelques heures dans les rues de la cité royale, ému par la compassion et l'engagement du « *peuple de Béarn* » pendant la guerre. Liliane et Nadine, ses deux sœurs, répondront plus tard à l'invitation des anciens élèves du Lycée palois. Une visite mémorielle, symbolique, qui réveille le souvenir de ce maudit 24 février 1943, « *une barre douloureuse qui ne les a jamais quittées* ».

LIBRES OPINIONS ET CHRONIQUES

Actualité du Général de Gaulle

Thierry Moulonguet



Le général de Gaulle président de la République

Au regard de la situation actuelle de la France et de l'affaiblissement en continu du pays, du blocage politique empêchant d'en traiter les causes profondes, il n'est pas inutile de chercher l'inspiration pour relancer le pays dans ce que le Général de Gaulle nous a laissé en héritage. N'a-t-il pas été rappelé lui-même au pouvoir en 1958 pour désembourber le pays, avec le succès que l'on sait et la France replacée au rang des grandes nations. Parcourons les six leviers de cette renaissance française :

- 1- **La stabilité institutionnelle** : l'instauration de la 5 -ème République et du nouvel équilibre des pouvoirs qu'elle instituait a apporté la stabilité politique sans laquelle,

comme on le voit à l'heure actuelle, rien n'est possible. La réduction du mandat présidentiel à 5 ans a profondément ébranlé l'édifice. Ne serait-il pas temps d'en tirer les enseignements et de revenir à un mandat présidentiel de 7 ans, non renouvelable, pour redonner à la fonction présidentielle sa hauteur et sa capacité d'arbitrage? En complément, l'abandon de tout projet de retour à un mode de scrutin proportionnel pour les élections législatives conforterait la probabilité de retrouver une majorité en soutien du gouvernement nommé par le Président de la République. Le fait majoritaire est un sous bassement de la 5ème République.

- 2- **L'autorité de l'État.** Le Général de Gaulle incarnait cette autorité et, au-delà de sa personne, avait les moyens de la faire respecter par les pouvoirs donnés à l'exécutif et la capacité d'exécution de l'Administration. Aujourd'hui, les sondages montrent très clairement que l'une des premières attentes des Français est précisément le rétablissement de cette autorité pour assurer leur sécurité et le contrôle des flux migratoires. Plusieurs facteurs sont à l'œuvre pour miner cette autorité : trop de discours et pas assez d'actions ce qui affaiblit la parole publique, trop de lois générant une instabilité chronique de l'environnement ou de l'incertitude compte tenu des retards mis à publier les décrets d'exécution, la prévalence croissante du pouvoir judiciaire dans de nombreux domaines. Sur tous ces sujets, une autre pratique du pouvoir et le renforcement de l'exécutif devraient apporter les correctifs nécessaires.
- 3- **La rigueur financière :** en 1958, le rétablissement des comptes publics était présenté par le Général de Gaulle comme un préalable à toute autre ambition. Il fut mené à bien dans un temps court en utilisant largement la capacité d'agir par ordonnances donnée par la Constitution. Certes, l'environnement économique et financier international est bien éloigné de celui qu'il était alors, mais l'exigence reste la même : rien ne pourra se construire sans une correction rapide de la dérive des déficits et de l'endettement français. Les modes d'action ont fait l'objet de nombreux rapports qui peuplent les étagères des ministères : réorganisation profonde de l'appareil d'Etat pour l'alléger et le simplifier, sélectivité beaucoup plus forte des interventions de l'Etat, remise sur le métier de notre mode de protection sociale pour le recentrer sur les besoins essentiels, les principaux risques et les français les moins favorisés. Tous les observateurs se plaisent à souligner les grands atouts de la France et le paradoxe de la situation actuelle : compétitivité des grandes entreprises françaises dans le monde, qualité des infrastructures, haut niveau de la recherche française et qualité de ses scientifiques reconnue internationalement, « soft power » culturel, attractivité touristique, créativité économique de nombre de ses territoires, flexibilité énergétique donnée par l'énergie nucléaire... Il est temps que l'État mette de l'ordre dans sa cour pour permettre à tous ces atouts de s'épanouir.
- 4- **La régionalisation :** le projet proposé en 1969 par le général de Gaulle de s'appuyer sur les régions pour poursuivre la modernisation du pays en s'appuyant sur ses forces économiques et sociales garde toute son actualité. Venant de lui et de l'incarnation de l'Etat qu'il représentait, le message était d'autant plus fort. Ce n'était pas pour autant une rupture, bien que ce soit ainsi qu'elle fut reçue à l'époque, mais la prise en compte du renouveau français et de la nécessité pour l'amplifier de donner une plus grande place à la société française et à tous ses acteurs, à leur inventivité, à leur esprit de

solidarité, à leur capacité entrepreneuriale, au travers des régions. C'était aussi amorcer la réduction de la dépendance à l'Etat dont il avait bien perçu les limites : celle-ci ne pouvait conduire, comme les années suivantes l'ont montré, qu'à une dégradation continue des pouvoirs publics. On connaît les raisons pour lesquelles ce grand projet n'a pu alors être mis en chantier. Il est plus que temps de reprendre le bâton de pèlerin du Général de Gaulle. L'aspiration grandit dans les régions, comme l'illustrent les déclarations de plusieurs présidents ou présidentes de régions, comme en témoignent les multiples initiatives prises par les acteurs de terrain dans les champs économiques, sociaux, éducatifs, culturels. Partons des régions comme elles sont, pour s'épargner un débat à la française sur le redécoupage des régions, et confions leur dans un premier train de mesures des compétences plus étendues dans les domaines de l'éducation et de la santé. Il s'agit d'enclencher un mouvement qui, comme l'ont fait tous nos grands partenaires européens, libèrera plus largement tout le potentiel français

- 5- **La participation** : le Général de Gaulle a toujours mis en avant Le sujet du partage de la valeur créée par le travail de tous au cœur de la question sociale. Des premières dispositions ouvrant la voie à l'intéressement et à la participation ont été mises en place sous sa présidence. Là aussi l'intuition était juste : plutôt que de tout attendre de la redistribution et de l'impôt, plaçons-nous en amont et instituons des modalités équilibrées du partage de la valeur. On voit bien aujourd'hui combien on aurait du aller plus loin dans cette voie : l'accroissement injustifié des écarts de rémunération et la faiblesse des salaires sont devenus une composante essentielle du malaise français. La taxation n'est certainement pas la bonne réponse. Elargissons les dispositifs d'intéressement et de participation ; c'est un chemin plus constructif.
- 6- **L'Europe** : il est éclairant sur la vision du Général de Gaulle qu'à son retour au pouvoir, alors même que la situation de la France était très difficile et que la tentation protectionniste n'était pas absente, il ait très clairement pris le parti de la construction européenne et confirmé l'engagement pris par la France avec
- 7- **Le traité de Rome**. Ce fut un choix décisif dont la France tout au long de ces années a tiré un grand bénéfice. Pour autant, son approche de l'Europe, une Europe des nations, centrée sur la coopération et le principe de subsidiarité, au contraire d'un amalgame fédéral, a prouvé toute sa pertinence. Grands projets industriels et de recherche, rapprochements entre quelques pays sur la défense européenne , protection des frontières, zone Euro, constitution de groupes européens... les principales avancées européennes résultent d'un approfondissement de la coopération que le cadre européen peut faciliter et amplifier. Dans ces temps géopolitiques troublés, cette voie paraît plus que jamais la plus appropriée, une Europe qui se construit du bas vers le haut, plutôt que du haut vers le bas .

Oui ! décidément, sachons nous mettre à l'écoute des messages du Général de Gaulle. Ils donnent le cap à suivre.

Le rural conjugué au féminin

Jean Casanave



C'était le thème général du travail de l'Ifocap-Adour (*Institut de formation des cadres paysans et acteurs de pays*) pendant l'année 2025. En schématisant beaucoup, on peut dire que les femmes de nos campagnes ont commencé leur « émancipation » lors de la première guerre mondiale lorsqu'il a fallu qu'elles prennent les manches de la charrue pour remplacer les hommes partis au combat. Durant la période suivante, le rôle des mouvements d'action catholique (avec la *Jeunesse Agricole Catholique en particulier*), a été déterminant pour aider les jeunes couples à « dé-cohabiter » c'est-à-dire à se séparer de la maison mère et cela sans casser l'outil de travail. Lors de la deuxième guerre les jeunes femmes étaient plus à même de prendre la relève des hommes et de gérer elles-mêmes la ferme. Mais leur véritable émancipation a commencé à se manifester au grand jour autour des années 50 lorsque, d'une part, la mécanisation des

travaux n'exigeait plus le primat de la force musculaire et que, d'autre part, la formation générale dispensée par les cahiers des jésuites de Toulouse, les « cours managers », les « maisons familiales » et l'éducation nationale leur donnaient l'occasion d'une formation adaptée à leur rôle futur. Tout cela a été bien décrit dans le livre de Marie Thérèse Lacombe au titre évocateur : « Pionnières ». Si le salaire de la femme travaillant à l'extérieur de la ferme a été avant tout perçu comme un complément nécessaire à celui de son mari agriculteur, aujourd'hui personne ne s'étonne de voir interviewée une femme berger ou viticultrice ou encore chef d'exploitation. Par ailleurs, la « Révolution silencieuse », chère à Michel Debatisse, est sortie du silence et outre les décibels de tracteurs bloquant les routes et les préfectures, il n'est pas rare d'entendre la voix des femmes, participant aux manifestations syndicales, s'imposer dans les débats. Et tout ceci sans compter le nombre impressionnant d'entre elles impliquées dans les municipalités et les associations de toutes sortes qui sont le sang de la vie rurale.

Ce simple rappel doit faire sourire les tenants d'une agriculture extensive et industrialisée pour laquelle la profession des femmes rentre aujourd'hui dans un plan d'exploitation déterminé par les compétences acquises et les études du marché mondialisé. Autre élément qui entre de plus en plus en compte : les nouvelles formes de vie familiale qui viennent bousculer le schéma classique du couple et du foyer.

Mais celles et ceux qui ont participé aux nombreux témoignages partagés par les « actrices du monde rural » invitées par l'Institut, ont pu remarquer comment ces dames faisaient preuve à la fois de pugnacité dans des situations où elles étaient peu reconnues et de discrétion par rapport à leurs succès obtenus. Jamais elles ne s'attribuaient l'exclusivité d'une réussite, toujours, elles mettaient en avant le travail collectif et cela dans un climat d'écoute respectueuse et souriante. Serait-ce la marque, combien précieuse, de l'éternel féminin ? Sous prétexte d'égalité homme/femme qu'elles ne tombent jamais dans l'autosatisfaction bruyante et parfois méprisante de la partie masculine souvent gangrénée par la seule loi reconnue dans notre société marchande, celle de la compétition. Sans compter que ces rencontres venaient à point nommé donner du baume au cœur en ces temps de diatribes, de vociférations et de gesticulations émanant du forum médiatique inefficace du Palais Bourbon.

Allô maman, Bobo!...

Marc Bélit



On parle beaucoup de générations en cette rentrée de septembre. Les uns accusent les boomers d'avoir tout gardé, les autres accusent les milléniaux d'avoir tout gâché. Mais derrière cette querelle un peu vaine, la rumeur est la même : une plainte sourde, un gémissement de fond résonne dans les librairies comme dans la société. Dix, vingt romans, dans tous les rayons, en déclinent la musique en cette rentrée. Et ce refrain se résume à quelques mots : « *Allô maman, allô papa, bobo.* »

Comme si soudain une génération, celle qui s'était crue libre, affranchie de tout lien, autosuffisante et maîtresse de son destin, se découvrait orpheline. À cinquante ans passés, après le parcours de la mi-vie, on se retourne et que voit-on derrière soi ? Rien ou presque. L'indépendance tant recherchée s'avère une illusion ; la réussite économique ne compense ni la

solitude ni la carence affective. On avait voulu se construire sans filiation, pire, la détruire et voilà qu'on réclame une origine, qu'on veut des certitudes ou à défaut des témoignages.

Cette génération n'a pas voulu être héritière. On se souvient de Pierre Bourdieu, nettoyant au karcher l'héritage bourgeois, dénonçant la transmission éducative comme une machine à reproduction. Héritiers ? Non, merci. Résultat : plus d'héritiers, mais des déshérités. On a cru se libérer, et l'on se retrouve à nu, privé de ce ciment invisible qu'est la filiation. Car au fond, la question n'est plus seulement : « Comment être un individu libre et autonome ? » mais bien : « Quelle est mon origine, et qu'est-ce qui me relie à mes géniteurs ? Comment puis-je me construire si je construis sur le sable ou sur du vide ? » ? Cette génération d'individus qui se sont mués en atomes sociaux, libres et indifférents à leur ascendance et même parfois à leur descendance, voilà qu'arrivée à l'automne, elle se met soudain à éprouver un besoin de savoir non pas seulement ce qu'elle est, mais pourquoi elle est devenue ce qu'elle est.

Voilà pourquoi la rentrée littéraire déborde de plaintes et de regrets. Les claviers des écrivains, trempés de larmes ou secoués de colères impuissantes, témoignent tous du même besoin : retrouver une place dans la parentèle, et de préférence la première, en tirer des larmes, des plaintes ou des accusations pour en faire des livres. Mais qui interroger dans ce silence des familles et dans cette fragmentation de la descendance ? Anne Berest raconte son père breton au royaume de la patate ; Antony Passeron cherche celui qui s'est volatilisé ; Vanessa Schneider revient sur son père brillant et mystérieux ; Amélie Nothomb pleure la mort de sa mère ; Régis Jauffret publie « Maman » après « Papa » et confesse que tout écrivain écrit d'abord pour parler de sa mère. À leur suite, Emmanuel Carrère met à nu la figure imposante de la sienne, Raphaël Enthoven scrute un corps qui s'en va en morceaux comme une symphonie inachevée, et Laurent Mauvignier reçoit le prix littéraire du Monde pour « La maison vide ». Les exemples abondent, et la liste pourrait continuer longtemps.

Rien de nouveau, dira-t-on. La génération précédente avait fait de ses propres règlements de comptes une matière romanesque. Pascal Bruckner, Dominique Fernandez, Alexandre Jardin et bien d'autres avaient ausculté des pères collaborateurs, compromis ou coupables. Mais il y avait là une dimension historique, presque politique. Aujourd'hui, la plainte a changé de registre. Elle n'est plus tournée vers le père coupable, mais vers le parent absent. Plus de procès idéologique, mais des litanies d'orphelins. Et la littérature, devenue plus féminine, plus

sensible, plus psychologique, a ramené au centre le « Je » : ce sujet que le Nouveau Roman avait voulu effacer revient en force, mais sous le signe de la plainte. Et le public en redemande.

Car il y a là une vérité plus large : nous sommes devenus des orphelins. La société tout entière résonne de cette absence. En politique aussi, le refrain est le même. Allô papa bobo ! Allô De Gaulle, bobo, Giscard, Mitterrand, bobo... Rendez-nous l'époque où nous avons des chefs, des repères, une souveraineté, une stabilité. Rendez-nous les temps où la France était gouvernée, gérée, respectée, puissante. Même refrain de l'autre côté du Rhin : les Allemands, eux aussi, appellent leur « Mutti », les Anglais leur « Dame de fer » Chacun son image d'Épinal de Latché ou de Colombey, chacun son « papa » ou sa « maman » symbolique, chacun son mythe fondateur.

Voilà pourquoi cette rentrée sonne plaintive. La littérature joue sa partition avec orchestre et la société des lecteurs reprend le chœur. Nous avons cru abolir toute dépendance, nier l'héritage, effacer la filiation. Mais à l'automne de la vie, les fantômes reviennent et la comptine résonne, dérisoire et terrible : « Allô maman !... Allô papa !... bobo... » Décidément cette génération mérite bien son nom de « génération Bobo », à tous les sens du terme.

La force des mots

Marie-Luce Cazamayou

Depuis que notre Président m'a invitée à participer au Bulletin de l'Académie, je me suis amusée (en espérant vous amuser un peu, chers Académiciens), à évoquer un passé que nous partageons parfois : en effet, nos obligations, nos jeux et nos découvertes étaient si loin des préoccupations de nos jeunes gens du 21^{ème} siècle !

J'ai hésité à raconter mes débuts dans l'enseignement, peut être que je le ferai dans la mesure où, là aussi, cela ne se passait pas du tout comme aujourd'hui. Pour le moment je me contente des rires autour de la table des dimanches de fêtes quand j'évoque quelques souvenirs. Déjà à cette époque, je m'astreignais à tenir un journal... sinon, certains épisodes paraîtraient inventés, sans doute.



Marie-Luce Cazamayou et une élève du lycée MOKNINE

Pourtant, aujourd'hui, en hommage, peut-être à Boualem Sansal, c'est avec émotion que je revois ce qu'il m'est arrivé ce jour-là, avec mes classes et un roman particulier.

Nous sommes en Tunisie (mon jeune mari remplaçait son service militaire par la coopération), et, au bout d'un an, je suis nommée professeur de français au Lycée de Moknine. Enorme village de 50000 habitants, très religieux, où Bourguiba, maître admiré de son pays, a réussi à implanter un lycée mixte. La mixité a été si mal perçue par les habitants que, lors de la première rentrée, quelques années plus tôt, certains sont arrivés avec fourches et bâtons. Les Tunisiens sont des gens raisonnables, et peu enclins à la violence. Alors que les femmes de Moknine ne doivent pas sortir de la maison, il a été accepté que les filles pourraient venir au lycée avec un tablier qui est comme un laissez-passer, jusqu'au baccalauréat. Le lycée couvre toutes les classes de la 6^{ème} à la terminale. Dans la cour en terre battue, on peut voir le censeur, petit et bedonnant, donner de grandes claques à un garçon grand et athlétique, qui a commis une faute et qui garde sagement les mains dans son dos en écoutant les sévères remontrances ! Peu de professeurs femmes, et moi, qui suis là depuis quelques semaines à peine, j'ai 25 ans, les jupes indiennes longues sont à la mode, je passe discrètement et j'applique le programme.

Bien sûr, mes fillettes de la classe de 6^{ème} accourent quand elles me voient et elles entrent en classe en jouant des coudes pour être devant. Les garçons se rangent automatiquement derrière, à bonne distance. Quel que soit le niveau de la classe.

Ce jour-là, deux filles de 6^{ème} ont couru plus vite. Elles veulent me dire quelque chose de très grave. Elles chuchotent, n'osent pas, se regardent. Je précise que leur niveau en français est déjà très bon, avec cette classe nous lisons *Le Petit Prince* de Saint Exupéry, et les prochains livres, bien abîmés qui nous attendent : c'est *La Gloire de mon Père*... Je les prends un peu à part. Voilà la raison de leur inquiétude : « Madame, vous ne pouvez pas aller au paradis ! » Bien sûr, j'éclate de rire... ce qui les inquiète encore plus. Elles m'aiment beaucoup, et veulent que j'aille au paradis, or, je ne suis pas musulmane, et le professeur d'éducation religieuse, grand personnage, ventru, la tête couverte de la haute chéchia des notables, qui me salue en regardant le sol, leur a confirmé la sentence : aucun non-musulman ne pourra entrer au paradis. Mes petites sont très chagrinées.

Je m'en sors avec une promesse : je vais parler à ce Monsieur... et une question me vient : d'après vous qui est le plus important, Monsieur Salfy ou Allah, le Dieu ? Elles sont presque rassurées, on verra demain.

La conversation avec cet imam n'a pas été très concluante. Il a regardé par terre, et j'ai été obligée de lui demander de ne pas inquiéter mes élèves. De laisser Dieu lui-même choisir qui

ira au paradis ou en enfer. Comme il ne voulait pas parler avec une femme, jeune, en cheveux, j'ai prétendu plus tard qu'il était d'accord avec moi...

L'après-midi, une émotion plus vive m'attendait avec les élèves de 1^{ère}. Le programme choisi en amont avait placé entre leurs mains : *Le Temps d'un Soupir* de Anne Philippe, mais pour la lecture cursive, le choix venait de moi. Je considérais comme une chance sans pareille d'habiter en Tunisie, de parcourir la Tunisie des troglodytes de Matmata aux oasis de Tozeur et Nefta, l'Algérie d'Alger aux Aurès, de Timgad et ses incroyables ruines romaines à l'admirable côte de Jijel à Bejaia. Pleine de reconnaissance vis-à-vis de ces pays, des femmes qui nous accueillaient partout avec de l'huile, de sel, des dattes ou des figues, j'abordais la littérature française d'auteurs maghrébins. C'était toutes mes lectures lors de ces années.

Pour cette classe, j'avais choisi *Succession Ouverte* de Driss Chraïbi. Les élèves étaient contents, il fallut expliquer, sans trop s'attarder, pourquoi cet auteur comme les autres étaient publiés en France et non pas dans leur pays...

Le roman, court et dense, raconte l'histoire d'un jeune homme doué, dont le père a fait beaucoup d'efforts pour l'envoyer étudier en France. Les études brillantes finies, le jeune homme a épousé une Française, et voilà le jour, après des années, où il revient voir sa famille. Tout le monde a préparé cette fête et un festin digne du récit biblique du retour du fils prodigue. Le père, vieilli mais plein de joie décide d'aller au-devant de son fils, et monté sur son âne, descend des collines sèches qui entourent l'aéroport, pour mieux voir l'avion atterrir. Enfin l'échelle est amenée et les premiers passagers apparaissent et descendent. Puis, enfin, son fils. Le vent emporte les cris du père qui appellent son fils : « Bouchaïb ! Bouchaïb ! » Il n'entend pas... sa femme, derrière lui, entend et lui montre ce vieux monsieur, derrière les herbes sèches et la palissade... alors le fils voit enfin, et dit à sa femme, « Continue sans moi, c'est un vieux domestique qui est venu me saluer... ».

A la lecture, ma voix c'était brisée sous l'émotion, j'ai demandé à une élève de continuer... elle ne pouvait pas, elle avait les yeux et le nez dans un mouchoir. Un garçon... il tremblait, il ne lisait pas bien, il trébuchait à chaque mot.

Alors, devant le chagrin de toute la classe, j'ai demandé qu'on ferme le livre. Tous ont dit qu'ils le liraient à la maison. Nous avons partagé cette si forte émotion, et les cœurs se sont lâchés : les filles répétaient que cela arrivait si souvent... une telle avait son cousin, son oncle... les exemples étaient multiples, les garçons parlaient peu. Peut-être imaginaient-ils leur père, devenu vieux, derrière la palissade, pendant que, eux, descendraient d'un avion, avec un bon salaire et une épouse élégante...

Brèves de lecture

Marc Bélit



Raphaël Enthoven – *Albatros*

Raphaël Enthoven signe avec *Albatros* un livre bouleversant consacré à sa mère. Pianiste brillante mais méconnue, philosophe discrète et chroniqueuse, Catherine David (de son pseudonyme) est ici peinte dans sa grandeur intellectuelle autant que dans la dégradation physique que lui impose la maladie de Parkinson. L'auteur accompagne son chemin, du domicile à l'EHPAD, jusqu'au cimetière, dans un récit à la fois intime et universel.

Construit en courts chapitres, le livre mêle journal de bord, méditation philosophique et hommage filial. Enthoven y décrit une odysée tragique, proche d'un opéra, où la musique devient ultime résistance à la mort. Les dialogues mère-fils portent autant sur l'art et la littérature – Proust, Mendelssohn, Satie – que sur la philosophie, avec Spinoza, Jankélévitch ou

Pascal en arrière-plan. La musique n'y est pas seulement consolation mais moteur vital : « elle n'exprime pas des émotions, elle les engendre ».

Le texte, riche en notations cliniques, restitue avec acuité ce que Parkinson détruit : moins le corps que la volonté même. Enthoven observe la maladie comme une barbarie intérieure, semblable à celle qui anéantit les civilisations, indifférente au génie. Son écriture s'ancre aussi dans l'expérience sensible : l'effort d'un pas soutenu par deux kinés devient métaphore d'un combat perdu d'avance mais encore porté par la beauté.

Parallèlement, l'auteur revisite ses blessures d'enfant : divorce des parents, violence du beau-père, rupture précoce avec la mère. Ces souvenirs douloureux nourrissent une réflexion sur la filiation et sur la construction de soi, au prix d'un arrachement. Enthoven s'avoue « philosophe malheureux », héritier de cette mère qui « avait la religion de l'écriture », et dont les ouvrages au « futur antérieur » témoignent d'une voix singulière.

De nombreuses fulgurances traversent le livre : « le problème n'est pas la mort, c'est le mourir » ; « le plus court chemin d'un cœur à un autre passe par le fond de l'âme ». La pensée s'y déploie comme une résistance : « un progrès se mesure au remplacement d'une conviction par un doute ». La mémoire, loin d'être un stock, est envisagée comme une puissance créatrice et régénératrice.

Le récit, ponctué de confidences, s'élargit en méditation universelle : la perte d'un proche comme « bibliothèque qui brûle », le parallèle entre désastre intime et disparition de la bibliothèque d'Alexandrie, l'expérience d'un « athéisme émerveillé » face à l'unité de la nature.

La fin, déchirante, dénonce la cruauté des EHPAD, « mouvoirs » où la société délègue ses mourants. Enthoven rappelle qu'on ne se prépare jamais vraiment à la mort de ceux qu'on aime, même en les accompagnant pas à pas.

Avec *Albatros*, il livre une œuvre à la fois testamentaire et philosophique : un chant d'amour et de douleur, un combat de la sensibilité contre l'oubli, où se rejoignent la tendresse d'un fils, la lucidité d'un penseur et l'hommage à une femme d'exception.

VIE DE L'ACADEMIE ET DES ACADEMICIENS

Rappel : à noter.

Première sortie de l'académie en Béarn, à l'occasion de la visite du château de Saint-Pé, résidence de notre confrère Bertrand Berdou d'Aas à Salies de Béarn, qui sera suivie d'un déjeuner académique et convivial où l'on vous espère nombreux à « La Belle Auberge » de Castagnède. Le rendez-vous est fixé à 10h. Soyez attentifs à la convocation qui vous sera adressée en temps utile.

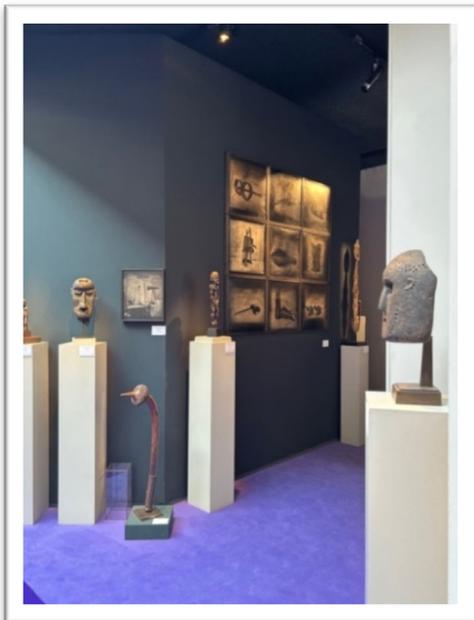
Samedi 11 octobre à 14h, table ronde sur Jean-Louis Curtis à La Moutète d'Orthez avec notre confrère Patrick Voisin et dîner académique à Orthez au restaurant « La Maison ».

Mardi 14 octobre à 16h, villa Lawrance : conversation académique avec Marie-France Lecat, sur Napoléon III bâtisseur du sud-ouest.

*Mardi 28 octobre à 16h, villa Lawrance : **Assemblée Générale de l'Académie.***

EXPOSITION

Saluons la présence de notre ami Jean-Michel Fauquet au FAB, la foire internationale qui ouvre la saison des grandes foires d'art parisiennes. En effet c'est dans le cadre du FAB PARIS que l'artiste photographe de Sauveterre expose ses photographies dans la prestigieuse galerie



Schöffel-de Fabri.

NÉCROLOGIE

Nous savions que depuis de longs mois, l'épouse de notre confrère Jean Chiama luttait contre une longue maladie. L'été a mis fin à ses souffrances.

À Jean Chiama et à sa famille, l'Académie présente ses condoléances et s'associe à son chagrin.